

Festival International du film de Berlin **Malgré la neige et les trottoirs glissants...**

Pierre Pageau

Number 266, May–June 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63455ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pageau, P. (2010). Festival International du film de Berlin : malgré la neige et les trottoirs glissants.... *Séquences*, (266), 10–13.

Festival International du film de Berlin Malgré la neige et les trottoirs glissants...

Le Festival du film de Berlin, la «Berlinale», a profité cette année d'une conjoncture exceptionnelle: une mauvaise température, une neige persistante, et des trottoirs glissants ont conduit les gens vers les salles de cinéma. Bref, l'esprit festif (de tout festival) existait bien, mais principalement dans les salles. Pour ma première expérience à ce festival, j'ai pu constater qu'il fonctionne très bien. Ce qui a été plus faible, ce fut l'ensemble de la programmation.

PIERRE PAGEAU

L'Allemagne: deux films événements

Pour son 60^e anniversaire, la Berlinale propose un retour sur deux films allemands très importants dans l'histoire de cette cinématographie: **Metropolis** et **Le Juif Süß**. Le premier est reçu avec une salve d'applaudissements, le second avec des huées (un peu plus on se croyait à Cannes).

La Berlinale 2010 aura été l'année de **Metropolis**. L'ouverture officielle du festival a lieu avec la présentation d'une version restaurée, avec 26 minutes de plus; il s'agit, en principe, de la version la plus complète jamais présentée. L'orchestre symphonique de la Radio de Berlin rejoue la partition originale de 1927. La projection a lieu dans le Friedrichstadtpalast, grand palace hérité de la RDA. Le film est aussi présenté sur grand écran devant la porte de Brandebourg; dans la neige et le froid. On peut facilement identifier les nouveaux plans parce qu'il y a des rayures qui marquent le cadre de projection, pour respecter l'origine en 16mm de la copie retrouvée en Argentine. Un personnage est particulièrement développé, celui de l'homme maigre, en fait l'espion nommé par le père pour surveiller son fils qui s'est trop entiché de Maria, celle qui défend les intérêts des sous-hommes.



Metropolis

Metropolis témoigne de la grande qualité artistique du cinéma allemand des années 20. Lors de la période suivante, celle du cinéma nazi, un film est demeuré mythique, représentatif d'un discours de propagande antisémite: **Le Juif Süß**, de Veit Harlan. En Compétition officielle, le *remake* du réalisateur Oskar Roehler se concentre sur la vie de Ferdinand Marian, l'interprète du rôle de Süß. Le film porte maintenant le titre de **Jud Süß** –





My Name is Khan



The Kids are All Right

Film *Ohne Gewissen* (*Le Juif Süß – L'ascension et la chute*), probablement pour se dédouaner dès le départ. Le public, avec raison, fut très déçu. Il faut rappeler qu'il représentait l'Allemagne dans la grande compétition et que le public s'attendait à mieux. La mise en scène est conventionnelle. Mais, surtout, il nous présente le comédien comme une victime du système, et même Joseph Goebbels, le ministre de la Propagande, devient un personnage de cartoon.

Autres films allemands

Deux films allemands parlent du rapport entre la communauté turque (et musulmane), et la société allemande. Il s'agit de **When We Leave** de la réalisatrice Feo Aladag et de Shahada de Burban Qurbani. Fatih Akin nous a introduit au thème de l'immigration en Allemagne, en particulier avec **De l'autre côté** (Prix du scénario à Cannes en 2007). Ces films prolongent donc ce thème.

La première scène de **When We Leave** (*Die Fremde*, qui veut dire *L'Étrangère*) nous montre un avortement. Nous découvrons ensuite que cette jeune femme, turque et musulmane, qui vit à Istanbul, a posé ce geste à l'insu de son mari et de sa belle-famille. Elle défie des lois religieuses et sociales. Elle doit alors tout quitter avec son autre enfant. Elle veut retourner chez ses parents à Berlin. Elle croit que sa famille de sang va l'aider, la protéger de son mari et de sa belle-famille. En fait, dans le dernier segment du film, ce sont ses propres frères qui auront une sale besogne à accomplir : un crime d'honneur. Aladag traite de cette question avec un juste équilibre entre réalisme et mélodrame. Son point de vue, féministe, tient le coup sans jamais caricaturer les personnages masculins.

The Kids Are All Right met en scène un couple de lesbiennes (Annette Bening et Julianne Moore). Elles ont deux enfants. Tout va bien, jusqu'au jour où les enfants veulent connaître le père.

Shahâda fait référence au premier pilier de l'Islam, la profession de foi. Dans ce film, trois jeunes musulmans de Berlin doivent trouver un équilibre entre leur foi et les valeurs libérales de la société allemande. Myriam, fille d'un imam, en particulier en vient à vouloir prendre des positions intégristes, au grand dam de son père et de ses amis. Le film vaut principalement par sa description du quotidien des musulmans en Allemagne, avec une bonne dose de didactisme à l'occasion. Ce film, comme bien d'autres de la compétition officielle, nous intéresse par son contenu mais jamais par un travail artistique réel.

Dans une veine similaire, **My Name Is Khan** (coproduction entre le Pakistan et l'Allemagne), présenté en compétition officielle, est intéressant par son thème, mais très faible par son écriture cinématographique. Ce film parle de l'intolérance religieuse à l'égard des musulmans aux États-Unis. En effet, le personnage principal, Rizvan Khan (interprété par Shahrukh Khan, grande vedette de Bollywood), veut parler au président des États-Unis pour lui expliquer que, malgré le 11 septembre 2001, tous les musulmans ne sont pas des terroristes. Il répète partout : «My name is Khan. I am not a terrorist.» Ce qui lui vaudra une détention et la fin de son histoire d'amour avec une jeune coiffeuse hindoue. Encore de belles intentions, mais un film de trois heures qui finit par nous ennuyer rapidement.



Parade

La section Panorama

En tant que membre d'un jury de la Fipresci (Fédération de la presse internationale du cinéma) pour la section Panorama, j'ai vu les 18 films de cette section. Une grande majorité des films présentent des thèmes, des personnages et des situations ayant trait au monde des gays ou des lesbiennes. Ce qui n'est pas un problème en soi, pourvu que les films soient bons (ce que l'on trouve aussi bien chez Almodóvar, Gus Van Sant que Fassbinder). Rien de cela cette année. Le meilleur de ces films étant **Just Another Love Story** (Aarekti Premer Golpo) de Kaushnik Ganguly et Rituparno Ghosh (Inde). Un jeune cinéaste homosexuel veut tourner un film sur une figure légendaire du théâtre bengali, où les rôles de femme sont tenus par des hommes. Le style est proche de la télévision, du *soap opera*, mais les dialogues et les situations sont solides, crédibles, et émouvants. Kaushik Ganguly, après avoir réalisé 17 films, devient ici le comédien principal, la diva, et sa prestation y est pour beaucoup dans l'intérêt de ce film. Les réalisateurs nous ont dit lors d'une discussion qu'ils ont fait le film pour témoigner de l'abrogation d'une loi en Inde qui condamnait les homosexuels.

Le thème de l'appartenance au groupe, de la solidarité, est très fort; il domine d'ailleurs les mangas et films « pour ados » au Japon.

C'est à **Parade** de Isao Yukisada que notre jury a remis son Prix du meilleur film, parce qu'il s'agit d'un film difficile, exigeant, mais avec de réelles qualités de mise en scène. De Yukisada, on connaît le film **GO**, qui met en cause le racisme à l'égard des Coréens. **Parade** est une adaptation d'un best-seller qui dépeint la vie des jeunes à Tokyo. En effet, dès le premier plan, nous sommes dans un minuscule appartement de Tokyo que quatre amis partagent. **Parade** nous montre un Tokyo surpeuplé, renfermé (comme l'appartement) et où tous doivent apprendre à survivre ensemble. Une série d'agressions dans leur quartier est la préoccupation majeure du groupe. Le thème de l'appartenance au groupe, de la solidarité, est très

fort; il domine d'ailleurs les mangas et films « pour ados » au Japon. Lorsqu'un cinquième jeune, un prostitué mâle, se joint au groupe, une fissure à cette solidarité serait possible. Ce qui ne se produira pas. Un motif musical spécifique accompagne le film, comme un récit à part. Il s'agit de quelques notes graves, très répétitives. Au début, elles soulignent une dimension humoristique du grand récit. Puis, peu à peu, la musique (toujours les mêmes notes) se complexifie et le motif devient étrange et inquiétant, ce qui va de pair avec l'étrange « punch » final du film.

Les films irakiens sont rares. **Son of Babylon** de Mohamed Al-Daradji nous présente une histoire touchante entre un jeune Kurde de 12 ans et sa grand-mère. Nous sommes en 2003, trois semaines après la chute de Saddam Hussein; le jeune est à la recherche de son père qui a été arrêté par la Garde républicaine de Saddam. La quête du fils et de la grand-mère trouve des échos partout lors de leur traversée de l'Irak parce qu'ils sont nombreux à chercher un être cher qui est disparu. La grand-mère, rôle féminin principal, est interprétée par la seule femme à avoir témoigné au procès de Saddam Hussein, ce qui confère au film une dimension supplémentaire. Il y a beaucoup de pathos dans ce récit, mais il est comme tempéré, filtré, par les images d'un pays désertique où l'on peut découvrir de trop nombreux charniers. Alors la charge émotive porte.

Missing Man (Propavshyi Bez Vesty) de Anna Fenchenko (Russie) nous fait pénétrer dans une version kafkaïenne du monde. Un personnage principal, sorte d'homme ordinaire (à la Musil) doit fuir. Plus il fuit, plus il devient invisible aux yeux des autres (une série de plans le montre caché derrière une grosse poche de patates; on ne le voit presque plus). L'espace est une suite de décors décrépits, un univers défait. Il faut probablement voir dans ce récit d'un homme qui tente d'exister, d'avoir sa propre liberté, une dimension satirique.

Zona Sur (Southern District) de Juan Carlos Valdivia (Bolivie) est une sorte de *Maîtres et Valets*. Dans une maison cossue de La Paz, une famille riche, qui ne parle que l'espagnol, cohabite avec des serveurs qui ne parlent que l'aymara entre eux, la langue du prolétariat. Pour cette enquête sur les us et coutumes de ces deux groupes qui cohabitent, un procédé de mouvement de caméra à 360 degrés est utilisé, du début à la fin du film. Lorsque le serveur s'en va pour assister aux funérailles de son fils et qu'il amène avec lui le fils de la maîtresse de la maison, le point de vue change. La classe sociale « inférieure », indigène, prend le dessus. Le procédé du 360, un peu répétitif il faut l'avouer, permet un regard clinique, lucide, critique, sur les derniers jours de représentants de la haute société bolivienne.

Compétition officielle

Deux réalisateurs réputés sont en sélection officielle: Martin Scorsese (**Shutter Island**) et Roman Polanski (**The Ghost Writer**). Ces films ne font, dans les faits, qu'un passage à Berlin pour être ensuite très rapidement sur tous les écrans de la planète. Mais, au moins, il s'agit dans ces deux cas de films intéressants, qui témoignent chacun à sa façon, de la grande maîtrise du



cinéma dont sont capables ces deux auteurs. Un troisième film américain, en compétition officielle, est très attendu : **Greenberg**, du réalisateur Noah Baumbach, qui nous avait donné un premier film exceptionnel, **The Squid And The Whale**. Il nous livre ici un film gentil, très commercial, qui n'avait pas sa place dans une compétition officielle. Le Zhang Yimou, **A Man, A Gun And A Noodle Shop**, est un échec presque total. Ce réalisateur déclare vouloir faire un pastiche de **Blood Simple** des frères Coen. Or, déjà le cinéma des Coen est de l'ordre du pastiche, du maniérisme; vouloir en ajouter crée un immense *cartoon* ridicule. Les trente premières minutes peuvent intriguer, mais la suite est carrément mauvaise.

Trois films en compétition officielle sont du genre *feel good movie*: **The Kids are All Right** de Lisa Chodolenko (États-Unis), **En Famille**, de Pernille Fischer Christensen (Danemark), deux films réalisés par des femmes, et **A Somewhat Gentle Man**, de Hans Petter Moland (Norvège). Ces films rejoignent le grand public et peuvent compenser pour l'absence de grandes œuvres.

The Kids Are All Right met en scène un couple de lesbiennes (Annette Bening et Julianne Moore). Elles ont deux enfants. Tout va bien, jusqu'au jour où les enfants veulent connaître le père. Alors, celui-ci entre en scène et vient brouiller les rapports aussi bien entre les deux mamans qu'avec les enfants. Ce film est plein d'humour tout en brossant un portrait juste de la vie de couple, du mariage, et du rapport, toujours difficile, avec ses enfants.

En Famille (Une famille), comme son titre l'indique, nous fait connaître les hauts et les bas d'une famille danoise où le père mourant cherche à imposer à sa fille la destinée de sa compagnie, une boulangerie très réputée. Venant du Danemark, un film d'amour aussi sincère, et efficace, sur la famille est un objet rare. Ce film a été scénarisé par Kim Fupz Aakeson; il est aussi l'auteur du scénario de **A Somewhat Gentle Man**. Ce dernier film est une comédie douce-amère sur un ex-prisonnier qui veut refaire sa vie. Son fils ne veut pas que son père, un meurtrier, revienne hanter sa vie de famille. Les personnages sont tous excessifs et vrais à la fois. Ils parviennent à incarner, d'une façon exceptionnelle, très nordique, une tragi-comédie humaine. Ils nous rappellent une citation de Chris Marker: « L'humour est la politesse du désespoir. »

La Belle Visite du Québec

La section Forum présente le seul film québécois cette année à Berlin : **La Belle Visite**, de Jean-François Caissy. Ce long-métrage documentaire brosse le portrait touchant, sans complaisance, sans narration, d'un groupe de personnes âgées dans un motel devenu CHSLD, le tout avec en arrière-plan le fleuve, en Gaspésie. Durant la période d'échanges qui suit le film, les commentaires sont très élogieux; l'approche respectueuse des personnes âgées de ce centre d'accueil de Carleton est appréciée. Il n'y avait qu'un seul film québécois à Berlin cette année, mais il a fait honneur à notre cinématographie. **S**